6.

La

Logique de l'identité

et celle de la

Contradiction.

NOTES CRITIQUES

par

ADRIEN NAVILLE

Professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales.



Mémoire publié à l'occasion du Jubilé de l'Université.

1559 — 1909

GENÈVE

1909

La logique de l'identité et celle de la contradiction.

NOTES CRITIQUES



Mémoire publié à l'occasion du Jubilé de l'Université de Genève.

La

Logique de l'identité

et celle de la

Contradiction.

NOTES CRITIQUES

par

ADRIEN NAVILLE
Professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences sociales.





GENÈVE
LIBRAIRIE GEORG & Cie
Libraires de l'Université.

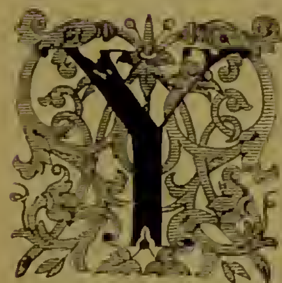
1909

GENÈVE
IMPRIMERIE ALBERT KÜNDIG



La logique de l'identité et celle de la contradiction.

> « Ces deux logiques, dont les
> « disciples s'excommunient réci-
> « proquement, sont impuissantes
> « à se réfuter[1] ».



A-T-IL deux logiques, comme Charles Secrétan le disait après Hegel et Héraclite, comme le dit M. Emile Boutroux ? Ces deux logiques seraient l'une celle qui interdit la contradiction, l'autre celle qui la recommande ou va même jusqu'à faire de la contradiction la règle fondamentale de la pensée, « la vie même de l'esprit, le mobile universel[2] ».

Pour bien comprendre la question et trouver si possible une réponse plus satisfaisante que celles qu'on a formulées jusqu'ici, il faut faire des distinctions que les partisans de la logique de la contradiction ont beaucoup trop négligées. Il faut distinguer la contradiction d'autres relations ob-

[1] CHARLES SECRÉTAN, *Précis élémentaire de philosophie*, p. 74.
[2] CH. SECRÉTAN, *ibidem*.

jectives ou subjectives qui peuvent bien avoir avec elle certaines analogies, mais qui ne sont pas elle. Une contradiction c'est un couple formé par l'affirmation et la négation quant au rapport entre deux mêmes termes : La terre est ronde, la terre n'est pas ronde ; — tous les habitants de ce village sont mahométans, quelques-uns des habitants de ce village ne sont pas mahométans ; — si le vent souffle ce soir il pleuvra demain, si le vent souffle ce soir il ne pleuvra pas demain. Voilà des contradictions. Pour qu'il y ait contradiction il faut qu'il y ait deux jugements dont l'un soit affirmatif, l'autre négatif, et que celui-ci nie expressément tout ou partie de ce que l'autre affirme.

Les partisans de la logique de la contradiction parlent souvent d'autre chose. Voici quelques exemples et quelques thèses empruntés à Secrétan : « L'acide et le doux s'unissent dans la saveur d'un bon fruit. Le plaisir d'amasser contredit le plaisir de donner, et ne l'exclut point chez l'honnête homme. Nous ne trouvons ni ne pouvons concevoir aucune détermination des êtres réels qui ne soit limitée, et rien ne saurait la limiter, sinon sa *négation* et son contraire. Chaque être possède son existence propre et son idée propre, toutefois il ne saurait être conçu sans les autres et il ne subsiste que par eux. Les individus séparés ne sont qu'un dans une unité plus haute ; le tout n'est que membre ou partie, et la partie forme elle-même un tout. Nous trouvons la contradiction dans toutes les sphères de l'être et de la pensée... [1] ». L'auteur le déclare lui-même, il ne parle pas seulement de la pensée, il parle aussi de l'être ; à vrai dire, dans les exemples que je viens

[1] *Ibidem*, p. 72, 73.

de citer il s'agit surtout de l'être, de l'objet. Or pour moi, je suis incapable de trouver de la contradiction dans l'objet, à moins que l'objet ne soit lui-même de la pensée. La contradiction est un rapport entre une affirmation et une négation, c'est-à-dire entre deux pensées. Quand on dit que les qualités des êtres sont limitées par leur *négation,* je ne comprends pas. Ou du moins je crois voir que, sans s'en douter peut-être, on donne au mot négation un sens qu'il ne peut avoir que dans la métaphysique idéaliste. Le doux peut bien être le contraire ou plutôt un des contraires de l'acide, il n'en est pas la négation. Le plaisir de donner peut bien être un des contraires du plaisir d'amasser, il n'en est pas la négation. Ni le doux ni l'acide ni le plaisir d'amasser ou celui de donner ne sont des jugements, des pensées. Il n'y a là ni affirmation ni négation, il n'y a donc pas de contradiction.

La contradiction est un rapport subjectif, intellectuel, psychologique ; nullement objectif, sauf, encore une fois, quand l'objet est lui-même intellectuel. Voilà une première confusion qu'il fallait écarter. Mais les partisans de la logique de la contradiction en font une autre qu'il faut écarter aussi. Ils confondent la contradiction des jugements et leur opposition. Je prie le lecteur d'oublier le sens qu'on a pu quelquefois donner à ce mot en logique et de me permettre pour l'étude où nous sommes engagés la définition suivante : L'opposition c'est le rapport entre deux jugements de même qualité dont les sujets ou les prédicats sont assez différents pour qu'on puisse les considérer comme opposés : Cet homme est bon, cet homme est méchant ; la terre est grande, la terre est petite ; la chaleur est une matière, la chaleur est un mouvement ; cet homme n'est pas bon, cet homme n'est pas méchant, etc. Voilà

l'opposition. Elle diffère de la contradiction en ce qu'en elle il y a, d'une part, identité de qualité des deux jugements, d'autre part différence de leurs sujets ou de leurs prédicats. Or, il suffit d'un coup d'œil jeté sur les antithèses de Hegel ou de Secrétan pour s'apercevoir qu'elles sont bien plutôt des oppositions que des contradictions. A doit mille francs à B. C'est une dette pour A, mais, dit Hegel, pour B c'est une créance. Mille francs sont un droit de B, mille francs sont une dette de A. Parfaitement, mais il n'y a point là de contradiction, puisque les prédicats sont différents et que les deux jugements sont affirmatifs. C'est une opposition. Or, la logique de l'identité n'a jamais interdit l'opposition. Comparez encore ces jugements : Un bon fruit a de l'acidité, un bon fruit a de la douceur ; un honnète homme peut avoir du plaisir à amasser, un honnête homme peut avoir du plaisir à donner ; — vous y trouverez des oppositions, mais, bien qu'il s'agisse maintenant de la pensée, vous n'y trouverez pas de contradiction. Or, encore une fois, la logique de l'identité ne condamne que la contradiction et n'a jamais condamné l'opposition.

Ces deux confusions d'idées écartées, nous pouvons poser d'une manière plus précise le problème de la valeur de la seconde logique, celle de la contradiction. Il s'agit de savoir si dans tous les cas, ou dans certains cas, il est légitime de répondre à la fois par oui et par non à une même question ; s'il est légitime d'affirmer et en même temps de nier un même rapport entre deux mêmes termes.

Au premier abord il semble bien qu'oui. Voici deux hommes qui se rencontrent dans les Vosges près de la frontière franco-allemande. Ils entrent en conversation. Quelle heure est-il ? L'un tire sa montre et dit : il est midi.

L'autre tire la sienne et répond : il n'est pas midi. N'est-ce pas une contradiction ? et pourtant ces deux hommes ne peuvent-ils pas avoir raison l'un et l'autre ? Un savant qui parle de la relation entre la terre et le soleil dit : la terre se meut selon une ellipse autour du soleil ; — un autre qui parle du mouvement vrai de la terre emportée avec tout le système solaire vers la constellation d'Hercule répond : la terre ne se meut pas selon une ellipse. N'est-ce pas une contradiction ? et pourtant ces deux savants n'ont-ils pas raison l'un et l'autre ? J'irai plûs loin, à la suite de Secrétan, et j'admettrai qu'on peut croire à la vérité simultanée de ces deux propositions : L'individu humain est un être, l'individu humain n'est pas un être ; si le mot être change de sens en passant d'une des propositions à l'autre et si, dans la seconde, il signifie être absolu. Il s'agit alors d'un double sens comme dans les exemples précédents, et dès lors il peut bien y avoir contradiction littérale, contradiction verbale, mais il n'y a pas contradiction intellectuelle, il n'y a pas contre-pensée, il n'y a pas contre-jugement. Or, c'est cela, cela seul, qu'interdit la logique de l'identité, et ces exemples ne prouvent rien contre elle. Qu'on fasse disparaître l'ambiguïté du double sens et la contradiction verbale cesse d'être légitime. Les deux propositions : il est midi, il n'est pas midi, peuvent être vraies toutes deux si dans l'une on parle de l'heure de Paris, dans l'autre de l'heure de Stargard : mais ces deux propositions : il est midi selon l'heure de Paris, il n'est pas midi selon l'heure de Paris peuvent-elles être vraies toutes deux ? Soumettez au même examen les couples suivants de propositions : Le mouvement absolu de la terre dans l'espace est elliptique, le mouvement absolu de la terre dans l'espace n'est pas elliptique ; — l'individu humain a

une part de liberté, l'individu humain n'a aucune part de liberté. Dans la mesure où le double sens est écarté, dans la même mesure la contradiction verbale devient illégitime.

L'examen des couples de jugements à double sens ne fait donc que confirmer la logique aristotélicienne, dont le principe fondamental est que toute proposition dont le sens est déterminé ou est vraie ou n'est pas vraie. — Si elle est vraie, sa contradictoire n'est pas vraie ; si elle n'est pas vraie, sa contradictoire est vraie.

Mais ce dont veulent parler les partisans de la logique de la contradiction ce ne sont guère les doubles sens proprement dits, c'est-à-dire les cas où un même mot a deux sens nets, définissables et définis, comme le midi de Paris et le midi de Stargard ou comme un mouvement relatif et un mouvement absolu. Ils parlent des cas où un même mot n'a aucun sens défini, où il n'est pas possible de donner une définition qui enferme la pensée en lui posant des limites infranchissables. On ne peut plus dire alors qu'il y a seulement contradiction verbale ; l'indétermination n'est pas uniquement dans les mots, elle est dans les idées, dans la pensée elle-même. Ce ne sont pas seulement les propositions, ce sont aussi les jugements qui sont indéterminés. La pensée est vague, on ne sait pas exactement ce que l'on pense.

Alors, dit la logique de la contradiction, les propositions ni ne sont vraies ni ne sont pas vraies. Et la logique de la contradiction semble avoir raison. J'imagine un exemple absurde : Quelqu'un demande s'il est vrai que les bidoudis se nourrissent de patoulis ? Et quand on le prie de dire ce que c'est que les bidoudis et ce que c'est que les patoulis, il déclare qu'il n'en sait rien. Assurément on refusera

de répondre à la question de vérité qu'il a posée au sujet d'un assemblage de mots auquel ne répond en réalité aucune pensée.

Un jugement défini est vrai ou n'est pas vrai, mais un jugement non défini ni n'est vrai ni n'est pas vrai.

Eh bien! Hegel pense que la plupart de nos jugements, peut-être même que tous nos jugements appartiennent à la seconde catégorie, qu'ils rapprochent des idées non définies. La pensée méthodique, selon ce philosophe, part de l'indétermination complète et marche en avant par la diminution progressive de cette indétermination ; mais sa marche a un but très lointain, et les esprits bornés seuls peuvent s'imaginer qu'ils possèdent, même dans les sciences les plus rigoureuses, des idées parfaitement et définitivement définies. La logique de l'identité, qui suppose que nous manions des jugements bien définis, n'a donc qu'une vérité *abstraite*. Elle serait vraie, elle serait utile dans cette supposition ; mais cette supposition elle-même est fausse. Nos jugements ne sont pas bien définis et par conséquent cette logique-là ne leur convient pas. Il en faut une autre, une logique *concrète* qui nous apprenne à tirer parti des jugements indéterminés ou peu déterminés dont se compose effectivement notre pensée, même la pensée la plus méthodique.

Ainsi l'examen des jugements indéterminés donne un résultat moins défavorable à la logique hégélienne que celui des propositions à double sens. Ce que je viens de dire peut en effet faire comprendre que des esprits distingués aient jugé la logique d'Aristote insuffisante et en aient cherché une autre. Nous ne parlerons donc plus de la logique d'Héraclite et de Hegel avec le mépris hautain que professaient à son égard Aristote ou le père

Gratry. Nous nous associerons volontiers à la tentative d'enrichir l'esprit humain d'un instrument plus souple que celui qu'Aristote a forgé et que perfectionnent aujourd'hui les logisticiens. Mais nous ne nous payerons pas de formules où l'absoluité s'associe à l'obscurité et, au risque de ne pas obtenir immédiatement de résultat palpable, nous tâcherons de voir clair.

Cherchons donc à voir :

a) S'il est vrai que tous les jugements que nous formons soient indéterminés, et que par conséquent la logique de l'identité reste sans application.

b) Ce que c'est que l'indétermination de beaucoup de nos jugements et dans quelle mesure les procédés hégéliens peuvent servir à mettre en valeur les jugements indéterminés.

a) Je répondrai très brièvement à la première question. La thèse que la logique de l'identité soit sans application utile est trop contraire à l'évidence pour qu'il soit nécessaire ici de la discuter longuement. Les mathématiques sont fondées sur la logique de l'identité et je ne sache pas qu'elles s'en trouvent mal ; les résultats du calcul mathématique ne sont-ils donc pas vrais ? et les résultats du calcul géométrique, cinématique, mécanique, du calcul physique, du calcul chimique ? Dans ceux-ci pourtant il ne s'agit plus seulement du nombre, il s'agit de la forme, du mouvement et de la matière. Eh bien ! dans ces domaines divers le calcul, fondé sur la logique de l'identité, ne donne-t-il pas des résultats assez exacts pour que, vraiment, on n'y éprouve ni le besoin ni le désir d'une autre logique ?

Hegel a eu le tort de poser d'une manière trop absolue sa thèse négative.

b) Mais il n'aurait pas eu tort s'il avait dit seulement qu'un très grand nombre de nos jugements sont indéterminés, un beaucoup plus grand nombre que ne le pensent les dogmatistes et les doctrinaires. Le dogmatisme théorique et le doctrinarisme pratique consistent à croire que l'on possède dans le domaine de la spéculation philosophique, ou dans celui de la direction des affaires humaines, des formules qui méritent autant de confiance que les formules théoriques ou techniques qui appartiennent au domaine mathématique. Le dogmatiste et le doctrinaire n'ont pas conscience de l'indétermination des idées qu'ils manient ; ils prennent pour claires et distinctes des notions qui en réalité ne le sont pas, et ils s'imaginent à tort pouvoir tirer de leurs prémisses, par le raisonnement d'identité, des conclusions certaines et valables pour tous les cas. Il y a eu des hommes d'Etat doctrinaires qui ont conduit leur pays aux abîmes par trop de confiance en leurs principes politiques ; il y a des médecins doctrinaires qui sacrifient la santé de leurs clients à des doctrines médicales excellentes peut-être, mais qu'ils ne devraient pourtant pas considérer comme parfaites.

L'indétermination de nos idées et par suite celle de nos jugements paraît pouvoir résulter soit de ce que les éléments intellectuels eux-mêmes sont indéterminés, soit de ce que les rapports entre ces éléments sont indéterminés.

Les éléments intellectuels, s'il y en a, ce seraient les idées simples. L'idée de bleu, celle de rouge sont peut-être de tels éléments. Et qui dira qu'elles soient parfaitement déterminées ? Où sont exactement les frontières du bleu, les frontières du rouge ? Qui se chargera de marquer sur un spectre solaire, d'une manière qui ne permette

aucune contestation, les limites précises où commence et finit la couleur bleue ?

Mais ne nous arrêtons pas aux idées simples ; il nous faudrait employer d'abord trop de temps à examiner si réellement nous en avons de pareilles. L'indétermination se trouve surtout dans les idées complexes ; on ne sait pas exactement de quels éléments elles se composent et quels sont les rapports entre ces éléments. Donnez-moi, je vous prie, du torrent et de la rivière des définitions qui permettent dans tous les cas une distinction incontestée de ces deux espèces de cours d'eau. Combien faut-il de rochers pour faire un torrent ? quelle largeur de lit pour faire une rivière ?

Donnez-moi une définition précise du vin. C'est du jus de raisin fermenté ; mais si on y ajoute un peu de sucre ou un peu d'alcool, est-ce encore du vin ? Si on y mêle un peu de jus de pomme ? Quel est le moment, quelle est la proportion où décidément ce n'est plus du vin et où il faudrait se servir d'un autre nom ?

J'ai lu quelque part que les législateurs anglais avaient été arrêtés dans la confection d'une loi contre la falsification des boissons et des denrées, parce qu'ils ne savaient exactement ni ce que c'est que du vin, ni ce que c'est que de la bière, ni ce que c'est que du pain. Le premier congrès international pour la répression des fraudes alimentaires, qui s'est tenu à Genève en 1908, a montré plus de confiance et défini hardiment toute sorte de substances. Mais nous ne savons pas encore comment le commerce accueillera ces définitions. Le congrès lui-même a d'ailleurs été arrêté déjà par les critiques de certaines corporations ; il a renoncé par exemple à définir les produits de la confiserie.

Donnez une définition précise du poison ; vous faciliterez beaucoup la tâche des Etats qui veulent lutter contre l'absinthisme et l'abus des boissons distillées.

Et maintenant passons des choses matérielles aux choses psychologiques, sociales, morales, métaphysiques. Qui soutiendra qu'on puisse marquer par des limites absolument nettes ce que c'est que la liberté, ce que c'est que la quantité de travail, ce que c'est que la langue française, ce que c'est qu'une république, ce que c'est que l'immanence ou la transcendance de Dieu quant au monde ? Parle-t-on, oui ou non, le français quand, au vocabulaire reconnu par les quarante immortels, on ajoute des mots plus familiers ou quelques expressions provinciales ? La république est-elle encore république, quand le président est nommé à vie et possède des pouvoirs plus étendus que ceux d'un monarque constitutionnel ? Dieu a-t-il cessé d'être transcendant parce qu'il a été présent sur la terre en la personne humaine de Jésus ? Les jugements où entrent des idées indéterminées comme celles-là participent à leur indétermination et sont eux-mêmes indéterminés. Et dès lors peut-on leur appliquer le principe aristotélicien que tout jugement ou est vrai ou n'est pas vrai ? Un exemple : La république est le régime politique qui fait le plus constamment appel à la collaboration des citoyens. Doit-on penser que nécessairement ce jugement ou est vrai ou n'est pas vrai ? Mais puisqu'on ne sait pas et qu'on ne peut pas savoir avec précision ce que c'est que la république, puisqu'on n'a pas et que, même par une convention arbitraire, on ne peut pas avoir de la république une définition qui exclue toute indétermination ? Puisqu'il y a là des possibilités innombrables qu'aucun esprit humain ne peut embrasser et prévoir

complètement ? Puisque nous ne sommes pas plus capables de définir rigoureusement les autres régimes que nous opposons mentalement à la république, par exemple la monarchie parlementaire, que nous ne le sommes de définir la république ?

L'indétermination des jugements augmente par le fait que très souvent le sujet ou le prédicat, au lieu d'être chacun une idée simple ou complexe, sont l'un ou l'autre ou tous deux des combinaisons d'idées : Le lac de Genève et celui de Neuchâtel sont bleus. Le lac de Genève et celui de Neuchâtel sont plus grands que ceux de Bienne et de Morat. — La corruption des mœurs générales et l'absolutisme impérial ont contribué plus que les attaques des barbares à la dissolution de l'empire romain. — Le respect de la propriété individuelle et la liberté distinguent les civilisations avancées de celles qui n'ont encore franchi que quelques étapes. — Dans le jugement, chacune des idées qui viennent s'ajouter aux autres augmente les possibilités d'indétermination non seulement par elle-même, mais encore par les rapports qui s'établissent dans l'esprit entre elle et les autres. Dira-t-on que cette cause d'indétermination peut disparaître par l'analyse et qu'on n'a qu'à ramener le jugement combiné à ses éléments, c'est-à-dire aux jugements plus simples dont il se compose ? Au lieu du jugement unique : Le lac de Genève et celui de Neuchâtel sont plus grands que ceux de Bienne et de Morat, nous aurions ainsi quatre jugements : Le lac de Genève est plus grand que celui de Bienne, le lac de Genève est plus grand que celui de Morat ; le lac de Neuchâtel est plus grand que celui de Bienne, le lac de Neuchâtel est plus grand que celui de Morat. Mais qui ne voit que cette analyse diminue la pensée, l'appauvrit

au lieu de la laisser telle quelle, et que les jugements combinés sont un des facteurs de notre richesse intellectuelle? Nous ne pouvons pas y renoncer, mais il est évident que la combinaison est une cause d'indétermination : La corruption des mœurs générales et l'absolutisme impérial ont contribué plus que les attaques des barbares à la dissolution de l'empire romain. Cette proposition signifie-t-elle que la corruption des mœurs et l'absolutisme ont été l'un et l'autre des causes énergiques de dissolution, que ces deux causes ont agi de manière égale ou à peu près? Ou bien laisse-t-elle supposer que l'une d'elles a pu agir beaucoup plus énergiquement que l'autre? Le mot *et* ne signifie ni l'égalité, ni la presque égalité. Il n'exclut pas une énorme différence d'énergie. L'influence de la corruption des mœurs et celle des attaques des barbares étant représentées l'une et l'autre par *100*, il suffirait que celle de l'absolutisme fût représentée par *1* pour que la proposition ci-dessus pût à la rigueur être formulée. Mais ce n'est certainement pas la pensée qu'elle évoque naturellement dans l'esprit. En entendant ou lisant cette proposition : La corruption des mœurs générales et l'absolutisme impérial ont contribué plus que les attaques des barbares à la dissolution de l'empire romain, on ne doute guère que celui qui l'a formulée n'attribuât une grande influence à l'absolutisme.

Nous avons distingué déjà plusieurs causes d'indétermination des jugements. Ils peuvent être indéterminés parce que les idées simples qui sont comme leurs éléments sont elles-mêmes insuffisamment déterminées; parce que ces idées simples sont groupées en idées complexes dont on ne connaît exactement ni les éléments, ni leurs rapports; parce que très souvent, le plus souvent, les jugements

dont est formé le cours de notre pensée, eux non plus ne sont pas simples, mais sont des agglomérations, des combinaisons plus ou moins confuses de jugements. Il faut ajouter, et ceci est une cause très grave d'indétermination, que les jugements ne sont pas des actes isolés, qu'ils sont en relation avec ce qui les précède, ce qui les accompagne et ce qui les suit dans le mouvement intellectuel, et qu'ils ne peuvent être déterminés que dans la mesure où tout ce qui les enveloppe l'est aussi. Les philologues n'interprètent pas un texte sans tenir compte du contexte. Presque tous nos jugements ont un contexte ; ils sont en eux-mêmes incomplets, inachevés, il y a presque toujours du sous-entendu, souvent beaucoup de sous-entendu, et comment le sous-entendu ne serait-il pas plus indéterminé encore que l'explicite ?

Voilà ce que les dogmatistes et les doctrinaires ne voyent pas suffisamment, ce qu'ils désirent ne pas voir, et ce que voyent très bien Hegel et les adhérents de la logique de la contradiction. Ceux-ci ont raison de demander que l'esprit ne reste pas obstinément enfermé dans des formules et des pensées imparfaites, mais qu'il avance, qu'il progresse, non seulement en faisant valoir par le raisonnement rigoureux des prémisses figées dans la perfection, mais en améliorant, en déterminant de mieux en mieux, en renouvelant les prémisses elles-mêmes.

Leur but est bon. Mais que valent les moyens qu'ils ont proposés ? Que vaut leur méthode dialectique ?

Je crois avoir déjà montré que, contrairement à ce qu'on aurait attendu, cette méthode n'est pas celle de la contradiction, mais celle de l'opposition. L'antithèse de la monarchie absolue ce n'est pas pour Hegel la non monarchie absolue, c'est la république. L'antithèse de la transcen-

dance de Dieu, ce n'est pas la non transcendance, c'est l'immanence. D'une manière générale, l'antithèse n'est pas un jugement négatif contredisant un jugement affirmatif de même sujet et de même prédicat; c'est un second jugement affirmatif qui diffère du premier par le sujet ou par le prédicat. J'ai appelé ce rapport une opposition.

La méthode hégélienne consiste donc dans l'opposition et la synthèse. Opposer l'un à l'autre deux jugements de même qualité, leur faire subir un travail de réduction et de combinaison et en dégager un troisième jugement plus déterminé qui contienne ce que les deux premiers avaient de bon, voilà le procédé trilogique.

Ce procédé a le grave défaut de supposer à priori que les jugements opposés forment des couples naturels comme le font les jugements contradictoires; or, il n'en est rien. L'opposition est une différence très forte, mais il y a beaucoup de sujets ou de prédicats qui diffèrent fortement d'un sujet ou d'un prédicat donné. Combien d'idées, par exemple, ne s'opposent-elles pas à l'idée de bon ! A bon s'oppose sans doute mauvais ou méchant, mais aussi médiocre, passable, dur, égoïste, presque mauvais, presque méchant, etc. Secrétan oppose à l'assimilation la désassimilation, mais la simple transmission d'un aliment non assimilé n'est-elle pas aussi un opposé de l'assimilation ? Il oppose au plaisir d'amasser le plaisir de donner, mais le plaisir de dépenser pour le luxe n'est-il pas aussi un opposé du plaisir d'amasser ? La dichotomie des thèses et des antithèses ne s'impose nullement à l'esprit. En fait, dans la pensée réelle, le progrès résulte souvent de ce qu'à une thèse s'opposent plusieurs antithèses. Examinez les discussions scientifiques ou les délibérations pratiques et vous trouverez constamment qu'il en est ainsi. Croit-on

qu'il n'y ait que deux théories au sujet de la radio-activité de la matière? que deux théories au sujet du sommeil ou des relations entre les cellules cérébrales? Je me rappelle avoir distingué, après la lecture de travaux présentés pour un concours sur la mémoire, jusqu'à trente-trois théories différentes de cette faculté. Croit-on qu'il n'y ait qu'une thèse et une antithèse quant aux moyens de réaliser dans les sociétés humaines la plus grande liberté? Dans une assemblée législative n'y a-t-il jamais que deux opinions? Il arrive assurément, et même assez souvent, soit dans la science soit dans la délibération pratique, que l'opposition se fixe sur deux termes entre lesquels on pense devoir choisir. Les théoriciens de l'opposition ont vu cela, et nous ne l'oublierons pas; mais ils se sont trompés en croyant universel un procédé qui est seulement assez général.

Ils se sont trompés aussi en croyant que, quant à une thèse s'oppose une antithèse unique. l'esprit dégage toujours de cette opposition un troisième jugement, une synthèse. Cela aussi se produit fréquemment, surtout dans la délibération pratique ; mais ce n'est point un procédé universel. Souvent aussi l'esprit choisit tout simplement un des deux jugements opposés. La science s'est-elle prononcée pour une synthèse du système de Ptolémée et de celui de Copernic? N'a-t-elle pas simplement adopté celui de Copernic? Un astronome, Tycho Brahé a proposé une synthèse qui aurait eu peut-être l'approbation de Hegel. Il a cru, comme Ptolémée, que la terre était immobile au centre du monde et, comme Copernic, que les planètes se mouvaient autour du soleil. La science a rejeté cette synthèse et en est restée à l'antithèse formulée par Copernic. La science s'est-elle prononcée pour une synthèse des deux théories de la chaleur matière et de la chaleur mou-

vement ? N'est-il pas au moins possible qu'elle se fixe sur l'antithèse ?

Le procédé trilogique est un procédé assez fréquent, il est souvent utile et fécond. Nous en tiendrons compte ; mais, encore une fois, il n'est pas universel et ne suffit pas à tout. Il n'est pas désirable qu'à une thèse on oppose toujours une antithèse unique, il n'est pas désirable que d'un couple pareil, quand on l'a formé, on dégage toujours une synthèse.

Si maintenant de l'examen de la logique de l'opposition, qui est en réalité la logique de Hegel, nous passions à l'examen de la pure logique de la contradiction, nous constaterions assez vite qu'elle est sans valeur et qu'il n'y a rien à en tirer. Aussi je crois bien que personne ne l'a jamais proposée sérieusement et avec conséquence. A moins que ce ne soient ces disciples d'Héraclite dont Aristote nous dit que, pour eux toute proposition étant à la fois vraie et pas vraie, ils renonçaient à parler et se bornaient à remuer un doigt.

L'Etre est, l'Etre n'est pas. Ces deux propositions sont également vraies. Qu'en puis-je conclure ? Rien. L'idée du Devenir n'est point comprise dans ce couple, et quand Hegel prétend l'en faire sortir c'est en réalité une idée nouvelle qu'il introduit par invention et non par raisonnement.

Il n'y a pas de logique de la contradiction au sens absolu. Si, nécessairement, tout jugement est à la fois vrai et pas vrai, si dans un couple contradictoire les deux jugements, simultanément et également, ne sont vrais ni l'un ni l'autre, la notion de vérité disparaît. C'est la négation de toute logique, ce n'est pas une autre logique.

Qu'on veuille bien ne pas m'accuser de me rendre moi-

même coupable de contradiction ! Je disais tout à l'heure qu'un jugement non défini ni n'est vrai ni n'est pas vrai. Mais, en le disant, je mettais justement ces jugements-là en dehors de la logique, en dehors de la pensée. Je le marquais par l'absurdité de l'exemple que j'en donnais. Un jugement tout à fait indéterminé n'est pas un jugement ; ce n'est pas une pensée. Il n'existe pas. Mais j'ai montré ensuite que la plupart des jugements dont se compose effectivement la pensée humaine sont partiellement et non complètement indéterminés. Eh bien ! à ces jugements la prétendue logique de la contradiction ne convient pas. Je reprends deux de mes exemples : La république est le régime politique qui fait le plus constamment appel à la collaboration des citoyens. — La corruption des mœurs générales et l'absolutisme impérial ont contribué plus que les attaques des barbares à la dissolution de l'empire romain. — Je montrais qu'il y a dans ces jugements beaucoup d'indétermination et que, par suite, on ne peut pas leur appliquer rigoureusement, absolument. l'alternative : vrai ou pas vrai. Est-ce à dire que la question de vérité n'intervienne pas ? que ces jugements soient neutres, sans valeur positive ou négative, logiquement nuls ? Mais alors nous n'avons plus de science en dehors des mathématiques et de leurs applications directes ! Toutes les sciences qui traitent des êtres vivants, de l'homme corporel ou psychique, social, politique, religieux sont de fausses sciences, des prétentions sans fondement. Dans tous ces domaines, dans tout ce qui est vital, dans ce qui nous intéresse, nous émeut, nous passionne, il faut renoncer à discuter. C'est inutile. la question de vérité ne se pose pas !

Assurément nous n'y consentirons pas, nous continuerons à croire que l'on peut et que l'on doit chercher la

vérité même dans les domaines où tout est complexe et enchevêtré. Mais nous aurons le droit de nous étonner que la logique se soit jusqu'ici peu occupée des difficultés qui résultent de cette complexité et de cet enchevêtrement. La prétendue logique de la contradiction est, pour parler le langage de Hegel, — aussi abstraite, aussi peu concrète que celle de l'identité. Ni l'une ni l'autre ne peuvent suffire : Un jugement défini est vrai ou n'est pas vrai, — dit l'une de ces logiques : Un jugement non défini ni n'est vrai ni n'est pas vrai, — dit l'autre. Mais la plupart de nos jugements effectifs n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories. Il n'y a point de jugement tout à fait non défini, il n'y a que peu de jugements tout à fait définis. La plupart de nos jugements sont partiellement définis, ou, cela revient au même, partiellement non définis, partiellement indéterminés. Si donc la vérité suppose la détermination, ne faut-il pas dire que la plupart de nos jugements sont partiellement vrais et partiellement non vrais ? Ne faut-il pas admettre des degrés dans la vérité et dans l'erreur ? Ne faut-il pas renoncer à l'opposition absolue, brutale, du tout vrai et du tout faux, et reconnaître que la plupart de nos jugements sont seulement des approximations ?

Je ne crains pas d'insister, la question est grave et assez nouvelle pour la théorie logique, sinon pour le sens commun. Descartes, malgré son attitude révolutionnaire à l'égard de la logique traditionnelle, ne l'a point, à cet égard, améliorée. Il l'aurait plutôt empirée en se proposant de n'admettre dans ses jugements que ce qui ne laisserait aucune place au doute. S'il avait été conséquent avec ce premier précepte, il aurait dû immédiatement cesser de penser. On sait assez que le *cogito ergo sum*

lui-même a provoqué des doutes. Le *Discours de la Méthode* est plein d'assertions qui font surgir dans l'esprit des points d'interrogation. Si nous devions tenir pour non vrais, ou simplement pour suspects, tous les jugements qui ne s'imposent pas comme vrais certainement et de tous points, nous serions condamnés je ne dis pas seulement au positivisme, mais au scepticisme le plus radical. Le scepticisme est l'enfant légitime du dogmatisme. Or la logique traditionnelle de l'identité a une inspiration nettement dogmatique ; et la prétendue logique de la contradiction tend, par son absurdité, à confirmer la croyance dogmatique.

Une des grandes découvertes qui ont fondé la chimie moderne, c'est que l'air est un mélange de deux substances. Lavoisier, si je ne me trompe, a bien dit et pensé *deux* substances. Nous savons aujourd'hui que l'air contient non pas deux mais cinq, six ou un plus grand nombre encore de substances. A prendre l'idée de vérité dans sa rigueur Lavoisier se trompait, son assertion n'était pas vraie, ou, comme on dit, elle était fausse. Vraiment ? Ce n'était donc pas une découverte, ce n'était pas un progrès scientifique ! Mais cette assertion s'opposait à l'ancienne croyance pour laquelle l'air était une substance simple. Elle contenait une part de vérité, c'est que l'air est un mélange dans lequel se trouvent bien effectivement deux substances, — seulement elle laissait supposer qu'il n'y en a que deux et voilà l'erreur partielle associée dans un même jugement à la vérité partielle. Les chimistes qui ont continué l'œuvre de Lavoisier ont pesé ces deux substances, les ont mesurées, et, il y a quelques années, Würtz donnait en fractions précises les volumes et les poids relatifs de l'oxygène et de l'azote dans une masse d'air. Nous

savons aujourd'hui que l'azote de Würtz était lui-même un mélange, en sorte que ce chimiste ajoutait au poids et au volume de l'azote pur ceux de plusieurs autres substances. Ces pesées et ces mesures étaient-elles donc fausses, fausses tout à fait ? Faussaient-elles la science ou l'enrichissaient-elles ? Elles l'enrichissaient si bien que ce sont ces pesées et ces mesures qui ont amené la découverte des nouveaux composants de l'air. Un chimiste anglais remarqua que l'azote de l'air avait un autre poids que l'azote pur obtenu dans les laboratoires ; il chercha la cause de cette différence et fut ainsi conduit à la découverte de corps nouveaux contenus dans l'azote atmosphérique.

Les idées de vérité partielle et d'erreur partielle ne s'appliquent pas seulement aux jugements indéterminés. Dès qu'il y a une combinaison de jugements, ou, comme nous disions, un jugement combiné, il peut n'être vrai que partiellement. Si je dis que Napoléon Ier est mort à trente-cinq ans dans une île de la Méditerranée, il y a là vérité partielle et erreur partielle. Mais comme, dans ce jugement combiné, tout est déterminé, il ne sort pas du cadre de la logique de l'identité. Pour avoir la vérité exacte et l'erreur complète, il suffit de défaire la combinaison et de substituer par analyse plusieurs jugements plus simples au jugement combiné. Vérité : Napoléon Ier est mort dans une île. Erreur : Napoléon Ier est mort à trente-cinq ans dans le bassin de la Méditerranée. Je l'ai déjà dit, une pareille réduction appauvrit la pensée, nous perdrions beaucoup si nous renoncions à former des jugements combinés dans lesquels la vérité et l'erreur s'associent. Mais enfin, quand tout est clair, défini, déterminé, la logique de l'identité suffit.

C'est quand il y a de l'indétermination qu'elle ne suffit pas. Or il y en a dans la plupart de nos jugements. Faut-il ajouter de nouveaux exemples à ceux que j'ai donnés plus haut? J'ai cité les idées de torrent et de rivière, de vin et de pain, de poison, de liberté, de quantité de travail, de langue française, de république, d'immanence, de transcendance. J'ai montré que quand ces idées entrent dans un jugement, elles peuvent y introduire de l'indétermination. J'aurais pu en citer des centaines, des milliers d'autres, presque toutes les idées relatives à la vie, à l'homme, à la société, à l'au delà.

Savons-nous de science définie et rigoureuse ce que c'est que le sommeil, ce que c'est que la fièvre, ce que c'est que la raison? Et, pour passer au domaine de l'au delà, savons-nous de science définie et rigoureuse ce que c'est que Dieu? Quand nous l'appelons notre Père, n'est-ce pas une métaphore, très riche, très substantielle, mais très différente d'une définition adéquate? Saint-Augustin a écrit quelque part que, s'il désignait par le nom de *personæ* les termes de la Trinité, ce n'était pas que ce mot lui parût excellent, mais parce qu'il voulait dire quelque chose et ne pas rester court. Voilà un aveu que devraient faire, s'ils étaient pleinement conscients, bien d'autres théoriciens que les théologiens spéculatifs.

J'ai montré aussi que les possibilités d'indétermination augmentent avec la complexité de nos jugements et, encore une fois, que cette complexité est une richesse.

Et voilà par où la logique de l'identité paraît insuffisante ou insuffisamment développée. La détermination vaut assurément mieux que l'indétermination, tout progrès dans la détermination est une conquête. La valeur des jugements indéterminés résulte uniquement de la

vérité exacte qu'une science plus avancée y discernerait. Mais, en attendant une science parfaite dont nous sommes fort éloignés, nous devons, sous peine de mort, consentir à nous mouvoir dans l'indétermination partielle et la vérité approximative. Les idéalistes allemands l'avaient compris et c'est la part de vérité de leur dialectique. Mais ils se sont trompés d'abord en ne recommandant que la dialectique et en méconnaissant les droits de l'observation, ensuite en attribuant une valeur universelle à des procédés dialectiques qui n'ont qu'une valeur assez générale. L'œuvre qu'ils ont commencée est bien loin d'être achevée.

Dans cette œuvre, que je n'ai point voulu faire ici, il faudrait, me semble-t-il, distinguer deux parties.

Il faudrait en premier lieu chercher comment, lorsqu'on ne peut pas prétendre arriver à la détermination parfaite, on peut diminuer progressivement l'ombre, l'indétermination, et augmenter la lumière, la détermination. La théorie baconienne de l'induction et la dialectique hégélienne fourniraient des bases utiles à cette partie de l'œuvre à faire. Certains économistes contemporains ont compris l'importance de l'approximation dans la science et ont commencé à en faire la théorie. Voyez par exemple les choses très justes qu'en dit Vilfredo Pareto dans son Cours d'économie politique[1].

Il faudrait en second lieu chercher si l'on peut formuler des règles générales pour l'appréciation de la valeur des connaissances approximatives. L'approximation a des degrés et ressemble par là à la probabilité, avec laquelle pourtant il faut se garder de la confondre. Est-il possible d'établir scientifiquement l'échelle de l'approximation ? Ou

[1] §§ 35 et alias.

bien doit-on continuer à confier l'appréciation de la hauteur des jugements sur cette échelle uniquement à une sorte de tact logique ou de flair, comme on dit vulgairement? On comprend l'importance de cette question, puisque de la valeur plus ou moins grande attribuée à une connaissance approximative dépend le degré de confiance qu'on peut accorder aux conclusions qu'on en déduirait par le raisonnement.

Pour terminer, je résume quelques-uns des résultats auxquels m'a conduit cette étude critique.

Il n'y a pas deux logiques, il n'y en a qu'une, celle de l'identité. La prétendue logique de la contradiction n'est qu'une négation de la logique.

Mais la sphère d'application intégrale de la logique de l'identité est très restreinte. Les logiciens formulent les règles de la pensée parfaite: or la pensée parfaite est le plus souvent impossible. Non seulement nous ne pouvons pas toujours savoir « ce que nous disons », comme le demande Renouvier, mais dans un très grand nombre de questions nous ne pouvons pas savoir rigoureusement, exactement, ce que nous pensons. En ce sens les idéalistes allemands ont eu raison de dire que la logique traditionnelle est une logique abstraite, qui ne tient pas suffisamment compte des conditions réelles de la pensée humaine. S'ils n'ont pas frayé la voie, ils ont montré la nécessité de la frayer. La logique doit descendre des hauteurs de l'empyrée aristotélicien et venir au secours des êtres qui se meuvent dans les pénombres de la région sublunaire. Aux questions les plus importantes pour l'homme la

science ne peut donner que des réponses approximatives. Mais leurs valeurs ne sont point égales ; les unes contiennent beaucoup plus de vérité que les autres. C'est de ces réponses-là que nous vivons. Tout progrès dans l'approximation est une conquête féconde.

La logique doit faire la théorie de la vérité partielle, de la connaissance approximative, et de la marche ascendante de l'esprit dans l'approximation.

Grange-Gaby, septembre 1908.

